

colonie réelle. La culture des champs n'attirait nullement l'attention; aucune industrie ne pouvait naître parce que cela offusquait les manufacturiers de France. Le Canada n'était qu'un enfant à peine sorti du berceau et se traînant en langeur, sans parvenir à pouvoir marcher. Les commerçants de fourrures l'amusaient en le détournant de sa carrière naturelle. Après de longues années, il sembla acquérir un peu de vigueur et se dressa debout; alors on lui mit un mousquet entre les mains pour aller combattre les Anglais qui gênaient le trafic des gens du roi. Cette belle éducation lui valut après des guerres épuisantes, de devenir possession britannique et alors il se trouva libéré du régime débilitant de son enfance.

Du côté des Anglais, nos voisins, les choses se passaient autrement. Le roi d'Angleterre laissait ses sujets s'arranger à leur guise, de sorte que une partie des colons s'adonnaient à la culture du sol, d'autres aux industries, ou à la navigation, le commerce et, parmi ces derniers, un certain nombre s'occupaient de tirer des pelleteries en s'approchant des tribus sauvages, parfois assez éloignées d'eux, mais sans y mettre autant d'ardeur que les Français. Non seulement ces colons exploitaient les ressources de leur pays, mais ils se gouvernaient eux-mêmes, tandis que chez nous la moindre affaire dépendait de la dictée de Versailles. Se rend-on compte, maintenant, de la nature des choses dans des conditions si différentes? Ici la faiblesse; là-bas la force. On a dit que la question des frontières alluma le feu de la guerre, oui, pour complaire au commerce de fourrures qui n'avait jamais assez de territoire à parcourir. Les traiteurs, de part et d'autre, finissaient par se rencontrer. William Pitt comprit ce que l'Angleterre gagnerait à s'emparer du Canada.

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE